

# **Buchbesprechungen = Book reviews = Comptes rendus**

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Geographica Helvetica : schweizerische Zeitschrift für Geographie  
= Swiss journal of geography = revue suisse de géographie =  
rivista svizzera di geografia**

Band (Jahr): **64 (2009)**

Heft 4: **Projets urbains, développement durable et démocratie  
participative = Urbane Projekte, nachhaltige Entwicklung und  
Partizipationsdemokratie = Urban projects, sustainable  
development and participatory democracy**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Buchbesprechungen / Book reviews / Comptes rendus

GAUDIN, J.-P. (2007): *La démocratie participative*. – Armand Colin, Paris: 1-125. ISBN: 978-2-200-35199-1.

Voici l'un des ouvrages dont j'ai personnellement le plus admiré, au cours de ma déjà longue carrière de lecteur attentif aux travaux consacrés à l'évolution des pratiques politiques et sociales touchant à l'environnement, l'art de la composition et l'élégance distanciée du trait, en même temps que le contenu, la visée et l'actualité. Spécialiste de l'analyse des politiques publiques, à l'origine également formé à la géographie, auteur déjà d'une douzaine de livres consacrés à l'aménagement de la société, à l'urbanisme, aux politiques urbaines, à la gouvernance et à l'action publique, JEAN-PIERRE GAUDIN offre, dans un style joliment serré, sur 125 petites pages sans illustrations mais avec plusieurs encadrés développant ou illustrant en plus petits caractères tel ou tel exemple de pratique concrète, une véritable somme réflexive et critique. L'ouvrage est consacré à cette «démocratie participative» qui tend à relayer, compléter et éventuellement s'opposer à la démocratie représentative et présentée souvent comme le remède idéal à la crise du politique. La question est fondamentale: la démocratie n'est-elle pas forcément participative? Pourtant, affirme l'auteur,

«le pléonisme d'une démocratie participative s'est aujourd'hui peu à peu diffusé, essentiellement par différence avec la démocratie représentative classique, celle consacrée par l'élection et les procédures parlementaires» (p. 5).

Avec un sens exceptionnel de la synthèse historique et une remarquable distance critique dans l'interprétation, l'ouvrage interroge donc la participation, comme «notion» d'abord, en montrant ses conditions d'émergence et les enjeux au fur et à mesure qu'ils se sont développés et qu'on en a pris conscience (pp. 9-49). Formellement, précise-t-il,

«le terme de participation a émergé à l'occasion des mobilisations de masse et des mouvements radicaux durant les années 1960-1970, connaissant un nouvel élan plus considérable encore» (p. 10)

dans la décennie 1990. Tout en le reliant à une volonté de rationalisation des choix publics, aux enjeux de l'acceptabilité sociale des mutations technologiques et industrielles et à la redécouverte de la démocratie locale, l'auteur offre au passage une précieuse opportunité de maîtriser enfin en langue française des concepts, anglo-saxons à l'origine, tout en en explicitant les éventuelles connotations. Ces concepts sont

traduits, comme «advocacy planning» ou «urbanisme alternatif», «grass-roots» ou «mobilisations alternatives locales», «planning, programming, budgeting system» ou «rationalisation des choix budgétaires». L'auteur évoque en outre avec humour ces «frottements culturels» qu'on appelle à présent des «apprentissages collectifs» ou les connotations balistiques des études d'impacts (pp. 22-24), jusqu'aux développements centrés sur la proximité et le rôle du quartier, l'apparition, tardive finalement, de l'idée de négociation associée à la consultation et à la concertation.

Il en vient, dans un deuxième temps, aux orientations de la «gouvernance participative» et donc à la participation non plus comme notion mais comme «pratique» sous le titre «Les cadrages du débat public» (pp. 51-76). L'auteur décrit alors les compétences mobilisées par l'aide à la décision que sont la formalisation des discussions, la structuration du diagnostic, l'invention de l'acceptabilité, de même qu'il propose de distinguer entre «le possible et l'acceptable», «les risques de l'ingénierie du consensus» et «la manière de rendre publique l'opinion», autant d'intertitres fort heureux qu'il décrit rapidement mais sans en oublier, avec un sens aigu de la précision, les apories et autres contradictions inhérentes. Le passage sur les «noces de l'expert et du profane» est exceptionnellement inventif et pénétrant et fera sans doute date dans la littérature sur le sujet.

C'est une manière d'en arriver à son troisième volet, après la participation comme notion, puis comme pratique, à la participation comme «idéologie» («Les limites de la participation participative», pp. 77-118). Ce volet permet paradoxalement à l'auteur d'apporter dans le débat sur les enjeux de cette réhabilitation du citoyen «ordinaire» face au spécialiste et sur les possibilités de «rapprocher ces deux figures dans de mêmes démarches» (p. 77) des apports méthodologiques tout à fait nouveaux, en les inscrivant dans

«la tendance contemporaine à la multiplication des évaluations que les sociétés avancées conduisent sur elles-mêmes, ce qu'on appelle la réflexivité».

L'auteur les définit de manière originale, comme «particip-action» et «nouvelles expressions collectives», «associations relais», pratiquées par les «passeurs», et autres «technotables», une manière d'évoquer une nouvelle fois la participation dans ce type d'action d'un ensemble de spécialistes de toutes les sciences humaines, géographie comprise. Elles sont mobilisées pour la circonstance dans ce qui apparaît aussi comme un nouveau marché offert par le développement et l'installation dans nos esprits d'une «conception délibérative de la démocratie» (p. 111). Une conception qu'illustrent bien les «conseils de quartier», parmi cette «tendance de fond» que l'auteur a superbement su mettre en évidence, voire en mouvement, et illustré

dans un véritable scénario dramatique en regard des inévitables réserves des pouvoirs et des savoirs.

L'auteur finit par conclure que dans cette «fabrique des choix collectifs», dont il a illustré les tenants et aboutissants, la prétention voulant que les deux piliers de la démocratie sont complémentaires, «n'est pas une analyse ni même le produit d'une observation», que «les légitimités de la représentation et de la parole directe s'affrontent de manière continue» (p. 118), qu'il convient donc in fine de s'interroger sur «l'ambivalence, voire l'ambiguïté profonde des démarches participatives» (p. 120).

«Potentialités nouvelles» ou «simple instrumentation»? De fait ce numéro thématique de GEOGRAPHICA HELVETICA a cherché à répondre à cette question que pose l'auteur en conclusion (p. 120). Les lecteurs de JEAN-PIERRE GAUDIN y trouveront peut-être le complément – remarquable par l'énergie analytique déployée en même temps que par la distance critique et le bonheur d'expression mobilisé et utilisé – qui leur permettra d'en juger de façon encore plus pertinente. De fait, affirme l'auteur dans son dernier mot en évoquant «une forme de démocratie de type post-représentatif»,

«le chantier ne fait sans doute que commencer [...] et l'on se souvient que l'émergence pratique et théorique de notre démocratie parlementaire moderne a, pour sa part, requis l'ensemble de l'époque des Lumières, en Grande Bretagne, aux Etats-Unis ou en France» (p. 121).

Espérons donc, pour l'avenir de notre démocratie et notre bonheur citoyen durable, quitte à mobiliser le poète MALHERBE, que «les fruits passeront la promesse des fleurs».

Jean-Bernard Racine, Institut de Géographie  
Université de Lausanne

LÉVY, J. (ed.) (2008): *The City. Critical Essays in Human Geography*. – Asghate, Aldershot: 1-619. ISBN 978-0-7546-2814-9.

Un nouveau «reader» paraît, consacré à la ville et à l'urbain, prenant la suite de ceux qui ont jalonné la formation et la manière d'appréhender les villes des géographes depuis près de 60 ans. Est-il le plus ambitieux de tous? S'agit-il d'un reader «revisité»?

Le lecteur se souvient du très bienvenu «*Cities and Society*» de PAUL K. HAIT et ALBERT J. REISS JR. paru en 1957 comme «*The Revised Reader in Urban Sociology*». Cet ouvrage comprenait pratiquement, parmi tant d'autres, tous les articles fondateurs de notre

manière de penser la ville comme réalité sociologique. Ainsi du fameux «*Urbanism as a Way of Life*» de LOUIS WIRTH d'abord mais aussi «*The Preindustrial City. Past and Present*» de GIDEON SJOBERG, des non moins célèbres et fondateurs pour des générations de géographes anglo-saxons, «*A Theory of Location for Cities*» d'EDWARD ULLMAN, le non moins fameux et fondateur «*The Nature of Cities*» de CHAUNCY D. HARRIS et EDWARD ULLMAN, voire aussi de l'incontournable «*The Metropolis and Mental Life*» de GEORG SIMMEL ou encore des «considérations écologiques» de la planification des franges urbains de WALTER FIREY. Certes, les géographes étaient alors très minoritaires, mais cela allait rapidement changer avec le reader proposé par HAROLD M. MAYER et CLYDE F. KHON intitulé «*Readings in Urban Geography*» publié en 1959. Organisé en 18 sections, cet ouvrage évoquait d'abord différentes approches puis des articles consacrés aux définitions de base, à la croissance des villes et à la manière de les classer selon la classification fonctionnelle de CHAUNCY D. HARRIS, qui fera date et servira près d'un demi-siècle. Il abordait ensuite les questions démographiques, la population des villes, ainsi que les questions du «land use» et du «mapping». S'appuyant encore une fois sur le tout aussi incontournable «*The Nature of Cities*» de CHAUNCY D. HARRIS et EDWARD ULLMAN, l'ouvrage abordait ensuite la présentation des trois modèles classiques de l'Ecole de Chicago.

Cet ouvrage fut suivi presque immédiatement par le reader de PHILIP M. HAUSER et LEO F. SCHNORE intitulé «*The Study of Urbanisation*» (1965), prolongeant une conférence interdisciplinaire réunie sous les auspices du Conseil américain de recherches en sciences sociales, et qui fut plus largement ouvert à l'ensemble des sciences sociales. L'ouvrage était en effet essentiellement construit autour des thématiques géographiques, sociologiques, économiques et de sciences politiques, et traitait de la comparaison entre les domaines urbains des sociétés ayant atteint différents niveaux de développement. Le lecteur y retrouvait quelques-uns des noms précédemment évoqués de même que certaines contributions consacrées aux frontières de la recherche, telles que celle de NORTON GINSBURG et celle de BRIAN J.L. BERRY intitulée «*Research Frontiers in Urban Geography*». Le lecteur retiendra aussi la contribution d'OSCAR LEWIS sur la «folk urbanisation» à Mexico, celle de PHILIP HAUSER consacrée aux formes dichotomiques de l'ethnocentrisme occidental de même que celle d'ERIC LAMPARD sur les aspects historiques de l'urbanisation. Ces travaux représentaient déjà une énorme avancée scientifique.

BRIAN J.L. BERRY avait défini les deux composantes de toute étude urbaine dans son papier fondateur intitulé «*Cities as Systems within Systems of Cities*» (1964), invitant le lecteur à étudier la ville successivement et

simultanément «comme» espace puis «dans» l'espace. Ses jeunes disciples revenus à l'Université de Toronto après leur thèse de doctorat à Chicago lancèrent alors deux readers également essentiels. Le premier fut publié en 1971 et intitulé «Internal Structure of the City. Readings on Urban Form, Growth and Policy» puis, parallèlement à la deuxième édition de cet ouvrage, un second volume représentant l'autre volet de la géographie urbaine fut publié en 1978 avec un titre significativement différent: «Systems of Cities. Readings on Structure, Growth and Policy». Cet ouvrage contenait des contributions des mêmes auteurs et marqua l'apparition de nouveaux, qui deviendront à leur tour célèbres et dont la pensée sera jugée incontournable: JEAN GOTTMANN, WILLIAM ALONSO, TORSTEN HÄGERSTRAND, ALLEN PRED et HANS BLUMENFELD. Chacun dans leur genre auront fait évoluer significativement les paradigmes, les entraînant même dans une valse étonnante, tels que YI-FU TUAN mettant l'accent sur le symbolisme, l'imagination et la perception dans les rapports à la ville, DOREEN MASSEY traitant de la restructuration industrielle, DAVID HARVEY étudiant les relations capital-travail et les rapports de classe dans l'environnement construit des sociétés capitalistes avancées, DAVID HERBERT traitant de la déprivation des centres, de sa mesure et des ses qualités spatiales, ou MANUEL CASTELLS, qui y contribuera avec la traduction d'un chapitre de la «Question urbaine» intitulé «The Wild City». Cet ouvrage consacra plusieurs chapitres aux analyses factorielles, à l'étude géographique des inégalités de toutes sortes, à la présentation des dynamiques intra-urbaines, tant sociales, économiques ou «communautaires» des villes. En offrant une place aux synthèses critiques, telle que celle de RONALD JOHNSTON, il offrait la possibilité à de nouvelles thématiques de s'exprimer, alors que sans être absentes, elles étaient moins nettement individualisées aux beaux jours de l'Ecole de Chicago. Le lecteur notait également l'apparition de thématiques nouvellement identifiées pour regrouper sous de nouveaux labels les différents articles: le «contexte», les «concepts», les «configurations et les processus», les «communautés», les «systèmes d'activité», l'«interaction», les «problèmes et options d'aménagement».

Le XXI<sup>ème</sup> siècle allait-il véritablement innover? C'est bien l'ambition de l'ouvrage édité par JACQUES LÉVY sous le titre «The City. Critical Essays in Human Geography» dans la collection transdisciplinaire «Contemporary Foundations of Space and Place» dirigée par le géographe JOHN AGNEW. L'ouvrage est présenté par JACQUES LÉVY, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), sous le titre accrocheur mais pertinent et mobilisateur de «The City is Back». Certes, la ville «revient», mais l'auteur montre qu'elle n'est plus la même depuis que le développement de l'urbanisation a changé l'objet et la manière de l'étu-

dier, de la comprendre, de la vivre et de l'aménager. Et si la ville est ainsi un nouveau thème pour la géographie, quel type de géographie faut-il pratiquer pour apporter un savoir nouveau dans ce champ d'étude renouvelé?

L'introduction de l'éditeur propose déjà une première série de réponses, quasi axiomatiques, sous la forme de 35 articles choisis parmi les textes fondateurs, et distribués en une dizaine de chapitres, eux-mêmes regroupés en quatre parties intitulées «The City as a Concept» (pp. 5-198), «Urbanness, Urbanity» (pp. 199-411), «The City at Stake» (pp. 412-587). Autant de textes sans doute considérés par JACQUES LÉVY comme ayant offert les meilleurs outils pour comprendre la ville par l'espace. Ce principe a d'ailleurs présidé au choix des autres articles, parmi lesquels les géographes sont largement minoritaires (dix au total sur 35), représentant, indépendamment des cartes de visite disciplinaires, les travaux pionniers qui auront le plus contribué à comprendre la ville à partir de l'espace (p. XVIII), de LOUIS WIRTH et GEORG SIMMEL à HENRI LEFEBVRE en passant par MICHEL FOUCAULT, tous ayant contribué à révéler les rapports entretenus par spatialité et socialité. Ces rapports serviront à MICHEL LUS-SAULT (pp. 151-155) de base aux études urbaines orientées sur la complexité, l'accent étant mis sur le rôle clé des espaces publics et de la socialité liés à l'accessibilité, à la diversité et évidemment à la densité, principes premiers de toute urbanité. C'est ce qu'exprime si bien pour JACQUES LÉVY le modèle type d'Amsterdam, par opposition au modèle de Johannesburg, dont l'éditeur présente rapidement les composants évidemment modulables, expressions des principales options de civilisation (pp. 74-75).

De fait, tout commence cette fois par le concept: «The City as a Concept». L'ouvrage débute par ce que la «ville est», un chapitre qui contient un texte d'ITALO CALVINO, de LOUIS WIRTH, de GEORG SIMMEL et de RENÉ MAUNIER sur la définition de la ville, publié à l'origine par THE AMERICAN JOURNAL OF SOCIOLOGY en 1910. Ici, JACQUES LÉVY s'efforce, un siècle plus tard, de mesurer l'urbanité, concept qu'il a voulu plus précis en langue anglaise en inventant le néologisme d'*urbanness* (en attendant que les Anglo-Saxons veuillent bien accepter la richesse d'*urbanity*) tout à la fois manière de faire et de vivre la ville, ou encore dans les termes de JACQUES LÉVY, «ce qui fait de la ville une ville». Le lecteur comprend dès lors le choix des articles retenus et, corrélativement, de ceux dont l'importance et la qualité sont reconnus mais qui sont ici laissés de côté, signés par BRIAN J.L. BERRY, DAVID LEY, LARRY BOURNE ou ALLEN J. SCOTT et qui prennent la ville comme contexte plutôt que comme concept, comme étape indispensable sur laquelle il convient, selon l'éditeur, de se mettre d'accord pour la prendre sérieusement en compte. Les

propositions et définitions de son introduction quant à ce que le lecteur devrait savoir à propos de la ville sont censées y contribuer. Nombre des articles qui suivront et singulièrement l'introduction des travaux des urbanistes et architectes (de LE CORBUSIER et CERDÀ aux théoriciens du Nouvel urbanisme) sont proposés pour la formation de géographes qui les ont trop longtemps évacués de leurs préoccupations et marginalisés dans leur étude de l'imaginaire urbain. Le lecteur lui en sera reconnaissant même si, décidément, le sous-titre «Critical Essays in Human Geography» paraîtra abusif, à tort au sens du soussigné, à certains lecteurs crispés sur leur «carte de visite» disciplinaire. Après ces textes viennent les chapitres consacrés aux ennemis de la ville, apparus dès la Genèse en son Chapitre 11 (Babel et la liste des descendants de Sem jusqu'à Abraham quittant Ur en Chaldée pour Canaan) et PLATON, mais encore FRANÇOISE CHOAY annonçant la «fin de la ville et le règne de l'urbain» (1994).

La recherche de l'urbanité et des qualités urbaines forment une deuxième grande partie, nourrie des articles d'ISAAC JOSEPH et d'ULF HANNERZ, et s'intéressant successivement à la gentrification (pas si simple) avec évidemment une contribution célèbre de DAVID HARVEY, de même que deux articles des collègues de JACQUES LÉVY à l'EPFL, VINCENT KAUFMANN (avec MANFRED MAX BERGMAN et DOMINIQUE JOYE) et MATHIS STOCK, dédiés à la mobilité.

La troisième partie annonçant «The City at Stake» est introduite par deux textes «patrimoniaux», l'un de LE CORBUSIER intitulé «The Great City» et l'autre de CERDÀ intitulé «The Concept of Urb and Urbanisation». Ensuite, les contributions traitent des combats actuellement menés pour la ville avec REM KOOLHAAS et JOEL GARREAU, représenté par un chapitre de son ouvrage «Edge Cities. Life on the New Frontier». Ces différents chapitres ouvrent en fait sur celui des «Nouvelles avenues possibles» auxquelles il est possible de penser pour la ville et évoquent la Nouvelle métropole américaine, le Nouvel urbanisme américain et la «croissance intelligente». Le mot de la fin est laissé aux deux pionniers inoubliables, HENRI LEFEBVRE et sa Révolution urbaine et l'inoubliable conclusion des «Villes invisibles» d'ITALO CALVINO.

Au total, cet ouvrage forme un ensemble remarquable, bien en accord avec la période contemporaine dans sa manière d'inscrire les représentations dans une culture urbaine qui peut être considérée comme littéralement patrimoniale pour la conscience urbaine. Le reader de JACQUES LÉVY présente autant de travaux pionniers à l'origine et qui témoignent de la manière dont les géographes peuvent tirer profit des pratiques anthropologiques, sociologiques et urbanistiques tout en jetant les bases d'une anticipation possible. Cette

dernière est bien illustrée par le concept de «sérendipité» que l'éditeur développe comme aujourd'hui central dans son introduction, un néologisme dérivé de l'anglais «serendipity» et pratiquement intraduisible en français. Ce terme introduit en 1754 par HORACE WALPOLE est inspiré d'un conte persan intitulé «Les Trois Princes de Serendip» où les héros, tel des chasseurs, utilisaient des indices permettant de décrire un animal qu'ils n'avaient pas vu pour décrire des coïncidences inattendues permettant des découvertes. De fait, le concept semble proche du Zadig et de la «zadigacité» de VOLTAIRE, l'un des chemins les plus féconds de la connaissance, la découverte fortuite, imprévue, accidentelle, avant son exploitation raisonnée, pris successivement très au sérieux par ROBERT MERTON, UMBERTO ECCO et CARLO GINZBURG dans leurs travaux épistémologiques. Les «hasards heureux» pour penser le devenir de nos villes et la contribution que les géographes peuvent y apporter? Pourquoi pas? A bien des égards, le choix des contributions de cet ouvrage relève peut-être de cette même sérendipité. En débordant largement l'éventail des connaissances et des pratiques que les géographes ont des villes, espérons qu'il contribuera à ce que, comme l'évoque l'éditeur à propos du chapitre du soussigné qu'il a choisi d'inclure, la voix des géographes commence à être entendue.

Jean-Bernard Racine, Institut de Géographie  
Université de Lausanne

BRATTON, D. & C. DIONNE (eds) (2007): The Architecture of Richter & Dahl Rocha, with an essay by Jorge Francisco Liernur. – Basel, Birkhäuser: 1-245. ISBN 978-3-7643-7599-7; ill.; translated by I. Zalduendo.

Une fois n'est pas coutume, le géographe soussigné est pris d'une envie de parler d'architecture, en présentant un ouvrage qui pourrait être considéré comme une présentation quasi monographique de l'œuvre d'un puissant bureau d'architecture ayant pignon sur rue, singulièrement dans une Suisse romande en plein développement urbain. Sauf qu'avec l'âge et l'expérience, le soussigné a progressivement pris conscience de l'importance considérable, quasi anthropologique, tant dans la vie quotidienne que dans la longue durée, de l'œuvre architecturale.

«Les noms des grands architectes sont presque aussi connus dans le monde que ceux des grands footballeurs», notait récemment dans LE MONDE du 18 octobre 2009 l'anthropologue MARC AUGÉ, même si, commente-il encore (p. 16),

«au moment où le monde devient une vaste conurbation, les bâtisseurs sont plus soucieux de la trace qu'ils laisse-

ront sur la planète que du sort de la ville et de ses habitants».

Et de préciser: «La question du logement et de l'habitat résume à elle seule les malheurs et les problèmes de l'époque». Tout en effet

«ne se résume pas à l'architecture grandiose des *down towns* américains et des quartiers d'affaires européens [qui] symbolisent aujourd'hui de la manière la plus directe qui soit le pouvoir des entreprises en projetant vers le ciel diurne leurs tours drapées dans le miroitement des murs rideaux ou vers le ciel nocturne les transparences lumineuses de leurs bureaux toujours allumés».

«Certaines villes de moyenne importance», affirme MARC AUGÉ, «essaient d'obtenir que l'un d'entre eux au moins implante une de ses œuvres sur leur territoire pour leur permettre d'accéder à la dignité planétaire et touristique».

C'est le cas de San Francisco, de Bilbao, de Chicago, de Paris (Quai Branly) et bientôt de Lausanne, dont les musées conçus comme des œuvres d'art tendent à reléguer au second plan les objets, les collections et les expositions qui y trouvent place. «Les touristes s'inquiètent-ils vraiment de ce qu'ils vont voir à l'intérieur du musée de Bilbao?» s'interroge l'anthropologue. Faut-il pour autant se réjouir ou se contenter d'une architecture livrée aux seuls caprices frivoles de la séduction et de la consommation d'images?

De fait, ce livre consacré à l'architecture de JACQUES RICHTER et DAHL ROCHA offre à voir en même temps qu'à réfléchir aux formes comme aux significations. Ce magnifique ouvrage de 245 pages offre à la lecture une série de projets présentés en termes remarquablement vivants: plans, coupes, maquettes, photographies en noir et blanc ou en couleurs, perspectives et mises en site. Chaque illustration est pourvue d'un bref commentaire remarquablement pertinent, bénéficiant en outre d'un essai introductif de qualité exceptionnelle, signé par JORGE FRANCISCO LIERNUR, architecte, historien de l'art, directeur du Centre d'étude de l'architecture contemporaine à la Torcuato Di Tella University de Buenos Aires et membre du Conseil national argentin pour la recherche sur la science et la technologie. Tout en explicitant ce qui peut être considéré comme les questions les plus fondamentales de la pratique et de l'évolution de l'architecture aujourd'hui. Un extrait du catalogue résume superbement l'intérêt de l'architecture pratiquée par les auteurs qui

«réside précisément dans le fait qu'avec métier et sobriété, avec mesure et rigueur professionnelle, [RICHTER et DAHL ROCHA] sont capables de construire une œuvre d'imagination et de poésie, dans laquelle l'originalité se savoure sans arrière-pensée. Ce sont cette imagination et cette poésie qui maintiennent ouvert, incertain, latent, leur univers de significations. L'œuvre de RICHTER et DAHL ROCHA est pleine, justement parce qu'elle est capable de remettre en question les certitudes de la profession, parce qu'elle va

au-delà» (LIERNUR, J.F. (1997): Introduction au catalogue d'exposition Richter et Dahl Rocha Architectes 1990-1996. – Lausanne: Editions RDR: 103).

Ne serait-ce que pour cet essai liminaire réellement «fondateur» en même temps que fondamental (pp. 11-40), ce livre devrait être lu et médité par la communauté des géographes. L'originalité et la résonance du travail d'architectes valorisant systématiquement l'équilibre, la subtilité, la retenue, la beauté et le vécu plutôt que la provocation et l'extravagance n'apparaissent peut-être pas au premier coup d'œil. Il n'empêche, la découverte de sa complexité sera gratifiante. Evoquant successivement ANTONIO GRAMSCI, WALTER BENJAMIN et CARLO GINZBURG, pour revenir à ARISTOTE, HEGEL, ADORNO, GADAMER, ANNA ARENDT et finalement à ERNST BLOCH et ROLAND BARTHES, voire, plus près de la Suisse romande, en évoquant JEAN TSCHUMI, JACQUES GUBLER, BRUNO MARCHAND et MICHEL BAS-SAND pour la métropole helvétique, JORGE FRANCISCO LIERNUR commente successivement le choix des projets architecturaux auxquels l'équipe de RICHTER et DAHL ROCHA répondent. Il mentionne leurs relations très originales aux forces de marché, leur inscription originale également dans l'espace construit helvétique, voire expressément romand, en même temps qu'international, au fur et à mesure de leurs contrats en grande majorité directement commissionnés par des institutions privées ou publiques, le tiers seulement des projets développés depuis la fondation de leur bureau au début des années 1990 étant issus de concours.

L'auteur conduit habilement la discussion sur le double rapport qu'entretiennent les deux patrons qui se sont rencontrés à l'Université de Yale, l'un éduqué dans la tranquille société helvétique et sa tradition architecturale moderniste, l'autre dans les turbulences de l'Argentine des années 1970, mais aussi dans la riche et très hétérogène tradition argentine de la région du Rio de la Plata, qui avait su attirer LE CORBUSIER. Il met en perspective les composantes tant philosophiques que géographiques de leurs réalisations, la structure de l'organisation «transnationale» et le cosmopolitisme de leur bureau, la manière dont ils ont favorisé la combinaison entre créativité et innovation d'un côté, la gestion efficace de leurs temps et de leurs ressources de l'autre. A l'évidence, la sublimation des pratiques et des réalités métaphysiques imposées par la plaine de la Pampa et les horizons infinis de la mythique «Rio Mar» dans leur rencontre avec la vigueur des Alpes a porté les fruits d'une parfaite originalité.

L'auteur explicite alors les œuvres des deux architectes autour d'une série de thèmes inattendus qui font toute la richesse du livre et des œuvres présentées, lesquelles renvoient toutes à des valeurs sûres: valorisation du caractère, échelle humaine, «tact» et finalement ce

«Principe espérance» d'ERNST BLOCH qui remet en cause toute idée de système, tout système culminant en une Idée. Ce principe qui

«s'ouvre sur le futur de l'homme et du monde, qui enracine l'espérance dans une anthropologie des besoins et des désirs, des forces subjectives qui se mêlent aux avant-postes du réel avec les tendances historiques trouvant en elles leur corrélat objectif: le monde naturel et social dans son mouvement».

Un principe que rappelle l'auteur de l'essai introductif qui y ajoute encore celui de «tact» cher à ROLAND BARTHES, pour y rattacher finalement l'ensemble de l'œuvre faite d'équilibre, de beauté, de retenue, de changement dans la continuité, de caractère, de recherche de sens, en la situant dans l'ensemble des contributions contemporaines.

Bref, il s'agit d'un texte tout à fait essentiel et d'images superbes. Ce sera l'occasion peut-être unique pour beaucoup de pénétrer dans le siège rénové de l'édifice Nestlé, construit à l'origine par JEAN TSCHUMI et désigné depuis comme monument historique, pour y découvrir l'Oculus ouvert sur la lumière du ciel, qui surplombe maintenant l'admirable escalier en spirale et les rampes qui renouvellent le système de liaison intérieur en s'appuyant sur les dernières technologies. L'ouvrage donne également l'occasion d'admirer le complexe résidentiel de La Verrière situé près du Montreux Palace et ouvert sur le lac et la voie ferrée qui longe la Riviera romande. Cette œuvre est heureusement agrémentée, à la jonction des trois immeubles du complexe, par l'heureuse création de la plasticienne lausannoise CATHERINE BOLLE, qui a reçu le Prix vaudois 2007 de la culture. Il s'agit là d'une remarquable association qui rappelle que les espaces bâtis peuvent être autre chose qu'un ensemble plus ou moins organisé de rues et de maisons, mais aussi spectacles et objets d'art, faits tout autant d'un ensemble d'idées et de culture que de pierre et de béton.

Jean-Bernard Racine, Institut de Géographie  
Université de Lausanne

JEMELIN C. (2008): Transports publics dans les villes. Leur retour en force en Suisse. – Le savoir suisse 53, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne: 1-136. ISBN : 978-2-88074-807-4.

L'ouvrage de CHRISTOPHE JEMELIN est un livre-passion à la lecture duquel l'exergue, emprunté au grand sociologue disparu PIERRE SANSOT dans son «Du bon usage de la lenteur» (SANSOT, P. (1999): Du bon usage de la lenteur. – Paris: Payot: 9), invite le lecteur avec bonheur et intérêt:

«Est-il assuré que circuler soit le contraire d'habiter? Il nous paraît possible de dépasser dès maintenant cette opposition – du moins dans certaines circonstances. Habiter c'est d'abord avoir des habitudes [...]. C'est pourquoi on peut affirmer que d'une certaine manière j'habite une ligne de bus dès lors que je l'emprunte chaque jour».

CHRISTOPHE JEMELIN est habitué quant à lui par la passion des transports. Il l'avait manifestée dès sa première année de licence en géographie, il l'a rationnellement vécue et démontrée lors de son doctorat à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, il la vit maintenant au quotidien comme planificateur aux transports publics lausannois. Son ouvrage témoigne de l'envergure de son savoir disciplinaire et les géographes y trouveront l'apport bienvenu de plusieurs traces: sa formation initiale, manifestement complétée par sa maîtrise des outils des sociologues et de sa familiarité acquise des tenants et aboutissants des politiques publiques. Autant de dimensions d'une préoccupation qui, en Suisse et compte tenu de la démocratie directe, fait périodiquement intervenir le «peuple souverain» lui-même, au fur et à mesure des options qui lui sont politiquement ou techniquement proposées. Les lecteurs apprécieront la richesse documentaire et singulièrement sa précision dans un ouvrage sans doute appelé à plusieurs éditions compte tenu du renouvellement rapide de la question et des techniques.

L'histoire «parfois mouvementée» racontée par l'auteur dans les quatre premiers chapitres, intitulés «L'enthousiasme pour les avancées technique», «Le triomphe de l'auto, le tram dépassé», «Les développements récents des réseaux régionaux de Zurich et de Bâle», «La qualité des services dans les transports publics» (pp. 11-58), paraît exemplaire du processus qui a fait passer les villes, dans la dernière partie du siècle dernier, d'une mobilité restreinte à une mobilité facilitée. Ce processus a conduit à passer d'une ville pédestre à une ville motorisée, d'une ville héritée jouant de la densité et de la proximité à une ville redéployée, mais aussi fragmentée et même éparpillée, liée à la métropolisation, voire à la rurbanisation des modes de vie. Ce faisant, l'univers urbain a vécu une transition liée à l'évolution des goûts résidentiels, facilitée par l'essor des technologies, l'automobile et l'élargissement du marché foncier qui en dérive.

Les deux chapitres suivants s'adressent aux grands problèmes des pratiques puis de la gestion des transports publics, en partant d'une analyse précise, d'ordre sociologique et économique, de «la part des transports publics dans la mobilité quotidienne» (pp. 59-72) et de «la crise du financement des transports publics et de l'intervention de la Confédération dans le développement urbain» (pp. 73-86). Cette partie introduit heureusement la question des «projets d'agglomération», ces 30 projets urbains dotés de 17 milliards de francs

suisses dont les résultats du concours sont partiellement connus. Ces chapitres ont nécessité de la part de l'auteur un énorme travail de mise en forme des données, rendues de manière finalement très lisibles en dépit de leur complexité initiale et commentées avec autant de rigueur que de précision. Viennent enfin deux chapitres plus «géographiques». Le chapitre 7, intitulé «Les inaugurations des années 2000 et les avancées de la Suisse romande» (pp. 87-104), décrit les expressions et les variétés «géographiques» du «renouveau des transports publics urbain», de l'implantation du nouveau phénomène reliant de fait croissance urbaine et transit collectif. Le chapitre 8 évoque quant à lui de manière prospective et critique les «Nouvelles technologies, péage urbain et privatisation» (pp. 105-121), les innovations en cours ou annoncées qu'elles soient techniques ou institutionnelles comme le péage urbain. L'évolution suisse ne présente certes rien de comparable avec ce qui s'est passé il y a 10 ou 15 ans dans une série de métropoles françaises, espagnoles ou anglaises. Pourtant, à travers le tableau dressé à grands traits des transports publics en Suisse de l'an 2006, les réalisations helvétiques et singulièrement celles de Zurich et Lausanne (un joli «saut dans le XXI<sup>ème</sup> siècle») font remarquable figure.

L'auteur énonce ainsi quelques résultats aussi inattendus qu'intéressants quant aux relations entre population de l'agglomération ou ville-centre et nombre de voyageurs. Le tableau brossé des possibilités en devenir et singulièrement de leurs possibles incidences régionales témoigne déjà, en dépit de sa jeunesse, de la grande maturité de l'auteur. Celui-ci se montre là très géographique. En regard d'une certaine frénésie, mais aussi des risques qu'elle comporte, il exprime une prudence très vaudoise, faite de mesure, de prudence en même temps que de pertinence comme à propos du péage urbain (pp. 110-113), très géographique aussi, la géographie étant conçue comme la science de la différenciation (Londres ou Stockholm ne sont pas à l'échelle de Lausanne ni même de Zurich). Finalement une utile série de plans de réseaux commentés de cinq agglomérations suisses (pp. 123-128) et un glossaire viennent compléter ce joli et fort utile petit ouvrage. Ce dernier constitue certes un ouvrage d'information, comme le veut sa collection, mais qui illustre aussi un savoir, savoir-faire et savoir-dire, en même temps qu'il introduit chez le lecteur la conviction voulant que la manière dont une personne ou un groupe fait sien et utilise le champ du possible en matière de déplacements conditionne quasi complètement la qualité de sa vie et de son temps. Une manière d'inviter le lecteur à vivre la ville autrement, en transformant ses usages et ses pratiques.

Jean-Bernard Racine, Institut de Géographie  
Université de Lausanne

SIROCKO, F. (Hrsg.) (2009): Wetter, Klima, Menschheitsentwicklung. Von der Eiszeit bis ins 21. Jahrhundert. – Konrad Theiss Verlag, Stuttgart: 1-208. ISBN 978-3-8062-2268-5; 238 farbige Fotos, Abb. und Karten; CHF 58.90, € 34.90.

In dem Buch *Wetter, Klima, Menschheitsentwicklung* rekonstruiert ein renommiertes Autorenteam um Herausgeber FRANK SIROCKO die Wechselwirkungen zwischen Mensch und Umwelt seit dem Pleistozän. Die Darstellung ist in weiten Teilen auf der Analyse von Sedimenten aus den Maaren der Eifel aufgebaut, kombiniert mit Forschungsergebnissen aus weiteren geo-, aber auch geisteswissenschaftlichen Disziplinen. Die Seesedimente der Eifelmaare sind eines der wenigen durchgängigen Geoarchive der vergangenen 40000 Jahre. FRANK SIROCKO und seine Mitautoren setzen sich zum Ziel, die regional gewonnenen Informationen aus den Maarseesedimenten der Eifel mit überregionalen kulturgeschichtlichem Wissen in Verbindung zu bringen und zu interpretieren. So wird ein lebhaftes und anschauliches Bild des menschlichen Lebens und Sterbens in der jeweiligen Umwelt, einschliesslich ihrer Veränderungen und der Wechselwirkungen mit der Kulturgeschichte geliefert. Das Buch gliedert sich in vier Teile: Kapitel 1 bis 8 erläutern die geologischen, geographischen und biochemischen Grundlagen der Sedimentanalyse und Umweltrekonstruktion. In Kapitel 9 wird die kulturgeschichtliche Entwicklung Europas seit dem späten Pleistozän zusammengefasst. In dem folgenden und grössten Teil des Buches werden epochenweise Menschheits- und Umweltentwicklung dargestellt und deren Zusammenhänge analysiert. Zum Abschluss erfolgt eine Zusammenfassung und Bewertung der Ergebnisse im Kontext vergangener und aktueller Fragen der Mensch-Umwelt-Beziehungen.

Im Gegensatz zu Werken mit ähnlicher Themenstellung besticht die Arbeit von FRANK SIROCKO durch ihren konsequent ganzheitlichen Ansatz. Der aktuelle methodische Wissensstand aller beteiligten Disziplinen wird anschaulich erklärt, und die Bedeutung der einzelnen Disziplinen für die Rekonstruktion von Klima-, Menschheits- und Umweltgeschichte wird klar erläutert. Die Darstellung der Entwicklung von Landschaften unter dem Einfluss von Klima und Mensch leistet ausserdem einen wichtigen Beitrag zum Verständnis von real stattfindendem Umweltwandel. Diese Darlegung hebt sich dadurch angenehm von den gängigen, meist rein klimatologisch oder auf einzelne Naturkatastrophen orientierten Werken ab. Die Eifelmaare als Ausgangspunkt bilden keine räumliche Beschränkung, sondern, ganz im Gegenteil, eine Plattform, deren Ergebnisse in die mitteleuropäische Umwelt ausstrahlen. Die Konzentration auf eines der wichtigsten Umweltarchive Mitteleuropas erlaubt ausserdem



einen guten Einblick in die multi- und interdisziplinären Verfahren in der Umweltrekonstruktion.

Wetter, Klima, Menschheitsentwicklung vermittelt dem Leser eine spannende Sicht auf das Zusammenspiel von Wetter, Klima und Umwelt und deren Folgen für die Menschheitsentwicklung und -geschichte. Das Buch ist ansprechend illustriert mit 238 farbigen Fotos und Abbildungen in 33 Kapiteln auf 208 Seiten. Es eignet sich daher hervorragend sowohl als einführendes Lehrbuch in die Geowissenschaften, aber auch als Zusammenfassung der Umweltgeschichte für Studierende der Archäologie und Geschichte. Der eingängige Schreibstil und die gute Illustration machen die Themenstellung ausserdem einem breiten interessierten Laienpublikum zugänglich. Wetter, Klima, Menschheitsentwicklung um das Autorenteam von FRANK SIROCKO ist somit ein äusserst gelungenes und ansprechendes Werk, das unsere Geschichte aus einem völlig neuen Blickwinkel beleuchtet.

Nikolaus Kuhn, Geographisches Institut  
Universität Basel

RIEDER, P. (2009): Vals – Enges Tal, weite Welt. – Terra Grischuna AG, Chur: 1-205. ISBN 978-3-7298-1160-7; 5 Abb., 10 Tab., zahlreiche farbige Fotos; CHF 32.–, € 20.50.

Beim Buch von PETER RIEDER handelt es sich im besten Sinne des Wortes um ein modernes Heimatbuch, bei dem nicht die Deskription, sondern Analyse und Synthese im Zentrum stehen. PETER RIEDER ist in Vals aufgewachsen, hat an der Eidgenössischen Technischen Hochschule Zürich Agrarwissenschaften und an der Universität Zürich Ökonomie studiert. Von 1980 bis 2005 war er Professor für Agrarwirtschaft an der ETH Zürich. Er setzte sich in seinen Forschungen zusammen mit seinen Schülern intensiv mit den wirtschaftlichen Entwicklungen im schweizerischen Berggebiet und insbesondere im Kanton Graubünden auseinander. Viele Erkenntnisse aus seinem reichen Forscherleben sind in das vorliegende Werk eingeflossen. Vals hat das wissenschaftliche Interesse von PETER RIEDER geweckt, nicht nur weil es seine Heimatgemeinde ist, sondern weil es sich bezüglich der Entwicklung positiv von vielen anderen Dörfern im Alpenraum unterscheidet. Aufgrund einer sorgfältigen Analyse von Vals leitet der Autor folgende These ab: Ein Bergdorf kann nur überleben, wenn dank externer Investoren im Ort Produkte und Dienstleistungen für den Weltmarkt produziert und abgesetzt werden können. In Vals sind dies Elektrizität, der Tourismus mit dem Bad des weltberühmten Architekten PETER ZUMTHOR, das Valserwasser, die Quarzitplatten.

Im Zentrum der Betrachtung von Vals steht eine ökonomische Sichtweise, die aber stark ausgeweitet wird. Dies wird deutlich beim modularen Aufbau der Arbeit. Nach einem knappen geographischen Einstieg startet das Buch mit einem Modul zu Bevölkerung und Wirtschaft; dann folgt ein Modul mit einer wirtschaftlichen Bilanz, mit Szenarien und einem Vergleich zu anderen Dörfern. Die folgenden Module sind dem Verkehr, der Landwirtschaft und dem Wasser in all seinen Nutzungsformen gewidmet. Zwei weitere Module behandeln die Frauenarbeit und die Gesundheitsdienste. Im letzten Modul wird unter dem Schlagwort «Qualität Vals» der Frage nachgegangen, was gibt es nun in Vals, das etwas Besonderes ist. In allen Modulen wird ein grosses Gewicht auf eine dynamische Sichtweise, insbesondere auf die Entwicklung seit 1950, gelegt.

Das Buch ist reich illustriert und leserfreundlich gestaltet. Es wendet sich, nicht zuletzt auch wegen seiner sprachlichen Qualitäten, an eine breite Leserschaft. Das Buch beweist, dass es auch in der heutigen Zeit nicht nur möglich, sondern auch wertvoll ist, Gemeinde-, Dorfmonographien, Heimatbücher zu verfassen. Es ist zu hoffen, dass PETER RIEDER mit seiner Arbeit andere Autorinnen und Autoren ermuntert, entsprechende problemorientierte Untersuchungen in weiteren Dörfern und Gemeinden durchzuführen und zu publizieren.

Hans Elsasser, Oberrieden

HARTWIG, J. (2007): Die Vermarktung der Taiga. Die politische Ökologie der Nutzung von Nicht-Holz-Waldprodukten und Bodenschätzen in der Mongolei. – Erdkundliches Wissen 143, Franz Steiner Verlag, Stuttgart: 1-436. ISBN 978-3-515-09037-7; 22 Karten, 54 Abb., 31 Tab., 90 Fotos, 3 Textkästen; € 56.–.

Die Transformation von der sozialistischen Plan- zur kapitalistischen Marktwirtschaft hat, verstärkt durch Einflüsse der Globalisierung, in dem zentral-asiatischen Land zu tief greifenden Veränderungen geführt. Diese ablaufenden Prozesse am Beispiel der Vermarktung von Nicht-Holz-Waldprodukten und Bodenschätzen in der Mongolei darzustellen und einer detaillierten Analyse zu unterziehen, ist das Hauptanliegen der vorliegenden umfangreichen Dissertationsschrift. Der Autor leistet mit seiner Arbeit einen ganz wesentlichen Beitrag zur theoriegeleiteten geographischen Entwicklungsforschung. Als Analyserahmen dient ihm der Forschungsansatz der Politischen Ökologie zum Zwecke der Herausarbeitung der Mensch-Umwelt-Beziehungen an Beispielen aus der Mongolei. In einem sehr umfassenden Teil behandelt er theoretische und konzeptionelle Grundlagen und diskutiert die Anwendbarkeit von

Makro-Theorien, Theorien und Konzepten mittlerer Reichweite sowie institutionellen Theorien und Ansätzen. Hierzu wertet HARTWIG eine umfangreiche theoretische Literatur aus. Gleiches gilt für die physisch-geographische Einführung zum besseren Verständnis der anthropogeographischen Zusammenhänge sowie die Darstellung und Analyse der historischen Dimension der Nutzung und Vermarktung von Nicht-Holz-Waldprodukten und Bodenschätzen. In diesem Rückblick auf die mongolische Geschichte von der tribal-feudalen Epoche bis zum Ende der sozialistischen Ära wird ein hervorragender Einblick in die abgelaufenen Prozesse und deren Hintergründe vermittelt.

Ausführlich wird auf die Einführung des kapitalistischen Systems in der Mongolei ab 1990 eingegangen und die neue Positionierung des Landes im internationalen globalisierten Kräftefeld dargestellt. Dabei geht der Autor detailliert auf Struktur und Lage der Wirtschaft der Mongolei zu Beginn des 21. Jahrhunderts ein und analysiert die ökonomischen, sozio-politischen und ökologischen Veränderungen in den verschiedenen Wirtschaftssektoren.

Zur Untermauerung der allgemeinen, für die nationale Ebene gemachten Ausführungen werden eigenständige empirische Feldforschungsergebnisse vorgestellt, welche die Situation auf der Meso- und Mikro-Ebene zweier ausgewählter Untersuchungsgebiete in der Taiga des Khentii-Gebirges, dem Batshireet- und dem Khuder-Distrikt (Sum), darstellen. HARTWIG legt für beide Untersuchungsgebiete ausgezeichnete, akribisch recherchierte und unter schwierigen Rahmenbedingungen durchgeführte Untersuchungen vor. Nach einer allgemeinen Einführung in die physisch-geographischen und historischen Verhältnisse in den Forschungsgebieten werden auf der Grundlage des Livelihood-Ansatzes die derzeitigen Lebens- und Wirtschaftsbedingungen der Menschen in den beiden Untersuchungsgebieten vor dem Hintergrund der wirtschaftlichen Transformation, dem daraus resultierenden ökonomischen Niedergang und der neuen Armut sowie der erhöhten Verwundbarkeit der Mehrheit der meist mobile Tierhaltung betreibenden Bevölkerung in den Beispielsums dargestellt und analysiert. Eindrucksvoll wird die Bedeutung der Nutzung der Nicht-Holz-Waldprodukte (Beeren und Früchte, Speise- und Heilpflanzen, Zirbelnüsse, Geweihe, Jagd- und Fischfang) und Bodenschätze sowie deren Vermarktung herausgearbeitet.

Die Arbeit schließt mit einer gelungenen zusammenfassenden Darstellung der in der Mongolei abgelaufenen Transformation. Die sozioökonomischen Folgen der Schocktherapie, der Strukturanpassungsmaßnahmen und der Vernachlässigung des ländlichen Raumes sowie die Degradation der Mongolei zum Rohstofflieferanten Chinas und die Dominanz des Bergbausek-

tors werden nochmals unterstrichen und als Hemmnisse für eine nachhaltige Entwicklung herausgestellt. Um eine gerechtere Teilhabe aller Bevölkerungsgruppen an den Ressourcen des Landes zu gewährleisten und damit einer weiteren Verarmung weiter Bevölkerungsteile der Mongolei entgegenzuwirken, empfiehlt HARTWIG auf der globalen Ebene eine gerechte Regulierung der Waren-, Kapital- und Finanzmärkte, auf der nationalen Ebene die Lösung aus neu entstandenen Abhängigkeiten, die Erhaltung der mobilen Tierhaltung und die Bekämpfung der Korruption, auf der lokalen Ebene die Stärkung der Selbstbestimmung und politischen Dezentralisierung, die Durchführung von Maßnahmen zur Unterstützung nachhaltiger Nutzungsformen sowie die Gewährleistung der Zugangsgerechtigkeit zu den natürlichen Ressourcen v.a. für die ländlichen Nutzergruppen.

Die Lektüre der Arbeit von HARTWIG ist allen wissenschaftlich sowie landeskundlich an der Mongolei Interessierten nachdrücklich zu empfehlen. Sie besticht nicht nur durch die hervorragende Aufarbeitung einer umfangreichen Mongolei bezogenen Literatur, sondern auch durch ihre sehr gute theoretische Einbettung und die ihr zugrunde liegenden fundierten empirischen Untersuchungen. Hierbei waren dem Autor seine sehr guten Mongolisch-Sprachkenntnisse sicher sehr hilfreich. Zahlreiche seltene historische Schwarzweißbilder und farbige Fotos, Abbildungen und Karten erhöhen den Lesegenuss. Eine ausführliche deutsch- und englischsprachige Zusammenfassung verschaffen einen raschen Überblick über die inhaltlichen Schwerpunkte des Buches.

Jörg Janzen, Institut für Geographische Wissenschaften, Freie Universität Berlin

VÖTT, A. & H. BRÜCKNER (2009): Ergebnisse aktueller Küstenforschung. Beiträge der 26. Jahrestagung des Arbeitskreises «Geographie der Meere und Küsten», 25.-27. April 2008 in Marburg. – = Marburger Geographische Schriften 145, Selbstverlag der Marburger Geographischen Gesellschaft e.V., Marburg/Lahn: 1-195; ISBN: 978-3-88353-070-3; zahlreiche Abb., Karten, Fotos und Tab.; € 18.–.

Der Arbeitskreis versteht sich als «Mitteilungs- und Diskussionsforum» (Seite V) für aktuelle Forschungen der Mitglieder, die sich dem Natur-, Lebens- und Wirtschaftsraum Küste verschrieben haben, der mit wachsender Erdbevölkerung zunehmend an Bedeutung gewinnt. Schon als noch nicht von «Global Warming», Tsunamikatastrophen und CO<sub>2</sub>-Senke Ozean gespro-

chen wurde, waren dies Themen des Arbeitskreises. Er legt seit 1983 alljährlich einen Band seiner Präsentationen und Diskussionen vor.

Das Themenspektrum ist verständlicherweise breit, weil Arbeiten von verschiedenen Forschungsstellenstandorten präsentiert werden, die alle eine andere Tradition haben. Das wird belegt durch die methodische, fachinhaltliche und regionale Breite der Beiträge dieses Bandes (aber auch früherer, die als Einzelbände in verschiedenen Institutsreihen integriert sind – so wie der vorliegende in die MGS).

In einer Rezension ist es nicht möglich, alle elf Artikel des vorliegenden Bandes zu würdigen. Um wenigstens den Inhalt zu überblicken, werden die behandelten Räume/Regionen und die sachlichen Schwerpunkte aufgezählt. Thematisiert werden (in Reihenfolge der Beiträge im Band): Insel Langeoog (als Beispiel der Entwicklung der Ostfriesischen Inseln); Elbe-Ästuar (Tide-Sturmflut-Wirkungen); Halbinsel Eiderstedt (Naturschutz- und Agrarpolitik); ein «Gazetteer» der deutschen Küsten (Datenbank eines geographischen Namenregisters der deutschen Küstenräume zwischen Ems/Dollart und Stettiner Haff und eines Teils des jeweiligen Hinterlandes); Westliche Ostsee (glaziale Restsedimente auf dem Meeresboden und deren Regeneration durch Abrasion); Fehmarn-Belt (Submarines Riesenrippelfeld [«subaquatische Dünen»]); Stettiner Haff (Renaturierung des belasteten Wasserkörpers durch Ansiedlung von *Dreissenia polymorpha*); Westküsten der Britischen Inseln (möglicher Blocktransport durch Tsunamis); Westgriechische Küste (Feldbefunde für multiplen Tsunamiimpakt und Tsunamimodellierung); Bonaire/Niederländische Antillen (Holozäner Landschaftswandel durch hochenergetische Wellenwirkungen); Andamanküste/Südthailand (Abschätzung der Tsunami-Vulnerabilität mit Fernerkundungsmodellen).

Küstenforschung hat sich schon längst vom simplen Karten- und Luftbildvergleich verabschiedet und wurde zum Einsatzfeld eines breiten Methodenspektrums. Es ordnet sich an zwischen klassischen geowissenschaftlichen Feldmethoden (Beobachtung, Kartierung, Luft- und Satellitenbildfernerkundung) bis hin zu vertiefenden Feldmethoden (Bohrungen, geochronologische Methoden, Georadar) sowie diversen sedimentologischen Methoden. Hinzu kommt der Einsatz von GIS-, Rechen- und Modelliermethoden. Die Beiträge belegen, dass meist in Gemeinschaft – auch mit Personen anderer Fächer – gearbeitet wird, um den Anspruch an inter- und transdisziplinäre Forschung zu erfüllen. Die bei fast allen Artikeln sichtbare Methodenvielfalt gebietet dies auch. Es bestehen zudem Querverbindungen zu marinbiologischen und historischen Ansätzen und Methoden. – Hinzu kommt: Küstenforschung integriert inzwischen auch den Menschen als Nutzer und Regler des Ökoton

Küste, so dass einige Beiträge – einmal mehr direkt, ein andermal eher indirekt – einen humanökologischen Ansatz verfolgen. Stichworte wie Vulnerabilität, Risiko, Resilienz oder Katastrophe belegen dies.

Die Vielfalt der hier skizzierten Untersuchungsgebiete und Methoden beweist, dass der Arbeitskreis auf der Höhe der Zeit ist. Er wird von einer multidisziplinären Mitgliederschaft getragen, die unterschiedlichste Ideen, Ansätze und Methoden einbringt und zeigt, dass interdisziplinäre Zusammenarbeit kein Schlagwort sein muss. Der vorgelegte Band dokumentiert dies bestens. Er ist reichhaltig ausgestattet und enthält sehr viele interessante graphische und fotografische Belege für die vorgestellten Projekte. Wer sich einen raschen Überblick über die methodischen Aktualitäten der Küstenforschung verschaffen möchte, ist mit diesem Band bestens bedient. Die beiden Herausgeber sind zu diesem Beleg der Aktivitäten des Arbeitskreises sehr zu beglückwünschen.

Hartmut Leser, Geographisches Institut  
Universität Basel

KRÜGER, T. (2008): Die Entdeckung der Eiszeiten. Internationale Rezeption und Konsequenzen für das Verständnis der Klimageschichte. – = Wirtschafts-, Sozial- und Umweltgeschichte 1, Schwabe Verlag, Basel: 1-619. ISBN 978-3-7965-2439-4; 54 Abb.; CHF 88.–, € 61.60.

Der weltbekannte Klimahistoriker CHRISTIAN PFISTER gibt zusammen mit CHRISTOPH MARIA MERKI diese neue Buchreihe heraus, die sich an der Schnittstelle von Umwelt, Wirtschaft und Gesellschaft anordnet, an der – zumindest in diesem ersten Band – mit der historischen Elle gemessen wird. Dieser inter- und multidisziplinäre Ansatz verspricht Spannendes, worauf der etwas dürre Untertitel («Internationale Rezeption und Konsequenzen für das Verständnis der Klimageschichte») nicht sofort schliessen lässt. Um das Fazit vorweg zu nehmen: Die in dem auch hervorragend dokumentierten Band vorgenommene Zeitreise durch Klima- und Eiszeitgeschichte ist spannend! An Naturwissenschaft Interessierte dürften das genauso empfinden wie ausgesprochen historisch interessierte Personen.

Das Buch ist in acht Kapitel gegliedert: Kapitel 1 «Einleitung» (S. 15-41) u.a. mit Problemstellung, Methodik, Quellen und Forschungsstand und dem methodisch bedeutsamen Satz, dass «ein interdisziplinärer wissenschaftsgeschichtlicher Ansatz eine sozialwissenschaftliche Betrachtungsweise nicht aus[schliesst]» (S. 21). – Kapitel 2 «Wie erratische Felsblöcke in den Blick der Wissenschaft gerieten» (S. 43-113) setzt bei den Neoli-

thikern an, geht über Sagen und Märchen und gelangt schliesslich zu jenen frühen Geologen, die am Beginn der sich entwickelnden Naturwissenschaft Geologie standen. Über die Findlinge näherte man sich verschiedenen Theorien zu ihrer Entstehung und Herkunft, ohne dass eine klimatisch verursachte Grossraumvergletscherung ins Kalkül gezogen wurde. – In Kapitel 3 «Die Jahre zwischen 1810 und 1830: Gletschervorstösse und eisige Theorien» (S. 115-177) werden die ersten Eiszeittheorien dargelegt, die vor dem Hintergrund real erlebter Wahrnehmung von Klimaschwankungen durch Wissenschaftler und Bevölkerung entstanden. Die inzwischen aus ganz Europa beigebrachten Beobachtungsbefunde gaben einer Vielzahl von Theorien Raum, die schliesslich immer mehr auf klimatische Verursachung «in grauer Vorzeit» (S. 134 und 475) fokussieren. – Die «Gletscher- und Eiszeittheorien in der ersten Hälfte der 1830er Jahre» (Kapitel 4; S. 175-203) gehen nun auch von einem rhythmischen Klimawandel – warm/kalt – aus, unter Einbezug verschiedenster Räume – z.B. der Alpen oder von Nordamerika. Obwohl zwischen den verschiedenen Theorien noch fundamentale Gegensätze bestanden, stellten sie alle konstruktive Beiträge zu der späteren Eiszeittheorie dar (S. 203). – Das Kapitel 5 (S. 205-230), überschrieben mit «Die grosse Synthese», führt zum Begriff «Eiszeit» hin, wobei die Alpen und ihre Vorlandvergletscherung im Mittelpunkt stehen. Dabei wird die zwischen K.F. SCHIMPER, L. AGASSIZ und J. DE CHARPENTIER schwelende Diskussion um die «Urheberrechtsproblematik» herausgestellt – spannend zu lesen und, wie schon die vorangegangenen Kapitel, durch den Verfasser T. KRÜGER bestens dokumentiert.

Das Kapitel 6 stellt «Die internationale Rezeption der Eiszeittheorie» (S. 231-473) mit Blick auf Frankreich (Kapitel 6.1), Grossbritannien (Kapitel 6.2), Schweden (Kapitel 6.3) sowie Finnland und Russland (Kapitel 6.4) dar. Auch hier werden vielschichtige Ansichten diverser Forscher plausibel und interessant, auch detailreich, dargelegt. – Kapitel 6.5 «Der mühsame Weg zur Akzeptanz einer neuen Theorie» stellt ein Kernstück des Buches dar – nicht weil es um Deutschland, sondern weil es um den Bereich Nordische Vereisung Norddeutschlands und alpine Vereisung Süddeutschlands geht, aber auch um die Vereisung der dazwischen liegenden Mittelgebirge. In Deutschland konnte, aus ganz unterschiedlichen Gründen, die Eiszeittheorie nur mühsam und spät Akzeptanz finden, weil immer noch die Geröll- und Schlammfluttheorien bis um 1850 herumgeisterten – ähnlich aber auch in anderen Ländern. Wie das Vorstellungsbild sich wandelte und wovon es geprägt war, ist besonders auf den Seiten 457-460 nachzulesen. Kapitel 6.6 bezieht sich dann auf die gleiche Problematik in Nordamerika.

Andeutungsweise wurde fast von Anfang an Ursachenforschung betrieben. Sie musste anders aussehe-

hen, als die Idee von den Eiszeiten Fuss fasste. Kapitel 7 (S. 475-520) legt «Die Suche nach den Ursachen für die Eiszeiten» dar. Man wählte in einer international geführten Diskussion sehr bald einen erdgeschichtlichen Ansatz für einen Wechsel von warmen und kalten Zeitabschnitten, auch wenn dies überwiegend auf Vermutungen beruhte – bis schliesslich der schottische Hausmeister J. CROLL (1821-1890) auf astronomische Ursachen hinwies, vor allem auf die Veränderung der Stellung der Erdachse. Spätere Autoren verwiesen dann auch auf Wasserdampf- und CO<sub>2</sub>-Veränderungen in der Atmosphäre als mögliche Ursache oder Teilersache der Klimaänderungen.

Kapitel 8 (S. 521-561) als «Gesamtfazit» fasst das Gesamtwerk überschaubar und einprägsam zusammen. Der Rezensent empfiehlt, vor Lektüre des Buches vorab Kapitel 8 zu lesen. Es hilft, im detailreichen, fundierten Inhalt den roten Faden zu wahren. Dies ist keine versteckte Kritik an KRÜGERS Buch, denn es geht zu Recht auf die vielfältigen und zahllosen Irrungen und Wirrungen der Eiszeitforschung ein, die sich oft aus persönlichen, zeitgeprägten Ansichten ergaben und im guten Glauben verbreitet, aber eben auch diskutiert wurden. Wer vertiefen möchte, kann dies gleich auf der entsprechenden Buchseite tun: Viele sind mit längeren oder kürzeren Fussnoten gespickt, die auf Quellen, Biographisches und inhaltliche Vernetzungen hinweisen sowie diverse Belegzitate bringen.

Der Verfasser hat ein bewunderenswertes Buch geschrieben. Es geht auf gründliche Quellenforschungen zurück, die weit in Biographisches oder Zeitgeschichtliches hineinreichen, so dass einsichtig ist, dass nur ein weiter Blickwinkel auf Gegenstand und Leute dem komplexen Thema gerecht wird. Damit unterscheidet sich das Werk auch von durchaus gelungenen, qualitätvollen populärwissenschaftlichen Darstellungen, wie die «Eiszeiten» des US-Amerikaners E.B. BOLLES (deutsch 2000). Sichtbar wird die Fundierung nicht nur in den Fussnoten, sondern auch in einer nach Archivalien, Editionen, Publikationen mit Quellencharakter, Literatur, Veröffentlichungen im Internet und Zeitschriften und Zeitungen gegliederten Bibliographie, die praktisch keinen Wunsch offen lässt. Und: Endlich wieder ein Buch mit Orts-, Personen- und Sachregister, deren Differenziertheit den Inhalt hervorragend erschliessen lässt. Verlag, Herausgeber und vor allem der Autor sind zu dieser ausgezeichneten wissenschaftsgeschichtlichen Publikation zu beglückwünschen. Um zu wiederholen: Das Buch ist spannend zu lesen und kann auch den wissenschaftlichen Laien wärmstens empfohlen werden, denen die Lektüre durch eine klare, präzise und nicht «aufgeputzte» Sprache leicht gemacht wird.

Hartmut Leser, Geographisches Institut  
Universität Basel